LETTRE

DE M. ROLLAND,

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Du 17 Septembre 1792, l'an 4e. de la Liberté & le premier de l'Égalité;

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

MESSIEURS,

IL ne faut pas s'abuſer ſur l'état de la Capitale, mais ſe hâter de le rendre meilleur. Sans doute, la maſſe du peuple eſt tranquille, parce que cette maſſe, toujours ſaine, veut le bien de bonne-foi; mais on cherche à la ſoulever par tous les moyens poſſibles.

Qui donc faiſoit crier par-tout, avant hier, une grande victoire & la mort de cinq mille Autrichiens tués dans leur défaite ? Cela n'étoit pas vrai. Qui donc faiſoit débiter hier que le général Dumouriez, complétement battu, n'avoit ſauvé les caiſſes qu'avec peine ? Cela n'étoit pas vrai. Nous n'avons eu ni de grands avantages ni de grands revers; mais l'annonce ſucceſſive des uns & des autres, agite les eſprits & enflamme les paſſions.

Hier, on les irritoit à la tribune du corps des électeurs, par des dénonciations forcenées contre le Pouvoir exécutif ; & des hommes abuſés ou coupables, de crier que *la hache étoit encore levée ; qu'ils n'avoient pas perdu leurs poignards :* dans le même temps on parle de Loi Agraire ; on cherche à détruire le reſpect dû aux propiétés. Qui donc veut ainſi nous déchirer par des diviſions inteſtines, & ſuſpendre le couteau ſur les citoyens ? Qui donc a inſpiré l'audace d'entreprendre le vol important commis cette nuit dernière ? Qui ?.....

Des émiſſaires payés par la Pruſſe, ou des ſcélérats qui, n'appartenant qu'à eux-mêmes, volent la nation pour ſoudoyer leurs agens & leurs complices.

Cependant, on voudroit accoutumer le peuple à l'idée de ſe défaire de ceux des députés qui ont voté pour Lafayette : on ſait bien que tout le peuple ne s'y portera jamais ; mais il ſuffit qu'il ne s'en étonne point, que quelques brigands veuillent l'exécuter, & que l'on puiſſe diriger leurs coups contre les hommes dont on hait le plus le caractère & les talens.

Je l'ai dit à l'Aſſemblée il y a douze jours, & les jours ſont des ſiècles dans l'état où nous ſommes;

il faut des mesures qui donnent force à la loi. Vos ennemis intérieurs ne sont forts que de leur audace; les bons citoyens sont comme frappés de terreur, mais ils existent ; appelez-les; qu'ils forment une force armée à votre réquisition , de garde autour de vous, & prête à se porter où le besoin sera pour la sûreté publique, & le maintien de l'ordre, sans lequel Paris court à sa ruine.

Je sais que la sentinelle avancée, qui donne le signal de l'approche des ennemis, tombe ordinairement leur victime ; mais d'*Assas*, dans une situation qui peut être en quelque chose comparable à la mienne, méprisa la mort qu'il savoit appeler, en élevant sa voix courageuse. J'aurai pu donner cet exemple, & je m'honore de le suivre.

Signé, ROLLAND.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.